L'HISTOIRE INDUSTRIELLE DE LA VILLE

Les usines d'Ambert

A partir de 1917, les usines d'Ambert vont s'implanter à l'Ouest de notre ville sur une superficie d'environ 54 hectares. Découvrez l'histoire de ce fleuron industriel abraysien au fil des recherches du groupe histoire locale du Comité des sages.

Construites en 1917, à la demande de M. Albert THOMAS, alors Ministre de l'Armement, sous le sigle A.C.E.O, usines de la C.G.E . Leur dénomination officielle va changer au fil des années, elles seront les Ateliers d'Orléans de la C.G.E. en 1918, puis UNELEC en 1958, après le rapprochement de la C.G.E avec la Société Alsthom. Suite à l'acquisition d'une ancienne usine de matériel agricole à Vierzon (en 1962), elles prennent en 1964 l'appellation d'UNELEC Etablissements d'Orléans-Vierzon.
La sortie des usines d'Ambert dans les années 40.

En 1982, UNELEC Orléans est repris par Leroy-Somer dont le drapeau continue de flotter sur le site. Néanmoins pour les abraysiens et de nombreux habitants de l'agglomération orléanaise, elles sont et resteront toujours les Usines d'Ambert. Ces usines ont laissé une empreinte indélébile dans le patrimoine industriel de la ville, dans le patrimoine architectural mais surtout dans la vie et le cœur de nombreux abraysiens.

L'arrivée des A.C.E.O bouleverse la vie du quartier St Loup qui ne compte en 1917 que trois entreprises d'industries traditionnelles qui maintiennent leurs activités après la guerre :

- La Fonderie de cloches BOLLEE en activité depuis 1838, Faubourg de Bourgogne et qui emploie une dizaine d'ouvriers.
- L'usine de céramique LABRUT et RECULE installée depuis 1892, rue de la glacière, occupe une trentaine d'ouvriers.
- La société MICHAU qui fabrique des eaux gazeuses, également Faubourg de Bourgogne.
- Les usines GRANGER s'implanteront à partir de 1920 dans le domaine de la construction d'ouvrages métalliques, elles occuperont une trentaine d'ouvriers en 1936.

Les Usines d'AMBERT modifient complètement le paysage industriel abraysien. Elles occupent une superficie d'environ 54 hectares et emploient plus de 600 personnes en 1918. L'usine a dû faire appel à la main d'œuvre étrangère, en majorité des Espagnols, des Russes et des Indochinois. Elle produit essentiellement des munitions (grenades et fusées) et des pièces détachées de moteurs d'avions. L'armistice interrompt ces fabrications entraînant le licenciement des ouvriers étrangers et des ouvrières surnommées les « munitionnettes ».

Une histoire mouvementée

Les dirigeants de la C.G.E. hésitent alors à maintenir le site et décident néanmoins d'amorcer sa reconversion. C'est ainsi qu'à partir de 1920, les activités reprennent, de nouveaux bâtiments sont construits en « dur ».

La pratique des travaux mécanisés de précision, un outillage bien adapté et un personnel qualifié permettent aux Ateliers d'Orléans de la C.G.E. d'entreprendre la construction de machines électriques (moteurs, génératrices, alternateurs). Production à laquelle s'ajoute celle d'équipements de freins et compresseurs pour les chemins de fer en utilisant les fonderies de bronze et de fonte déjà existantes. Mais les usines n'échappent pas à la crise de 1936 et à nouveau des ouvriers sont licenciés, essentiellement des étrangers, à qui on avait fait appel en 1926. Ce sont cette fois en majorité des Autrichiens, des Tchèques, des Polonais et des Portugais.
Dans la période qui précède la seconde guerre mondiale, les usines construisent des moteurs d'avions, des hélices à pas variable, des jambes élastiques pour train d'atterrissage des moteurs électriques pour la ligne Maginot. Mais les machines tournantes restent la base principale de leurs activités.

Grâce à la fabrication des appareils de freins pour chemins de fer, les Fonderies de Saint-Jean de Braye (situées sur le site) ont pris tout leur essor et se sont classées parmi les plus importantes et les plus réputées dans leur spécialité.
En 1947, les ateliers adjoignent à leur production celle des palans électriques à câbles qui remportent un vif succès dans toutes les branches de l'industrie, en raison d'une qualité de réalisation qui ne s'est jamais démentie. Ces palans, d'abord construits dans une partie de l'usine « Moteurs » rencontrent un tel succès qu'ils nécessitent la construction en 1957 de bâtiments spécifiques pour le matériel de levage. Cette construction permet de restituer à l'usine « moteurs » l'espace occupé depuis 1946 et d'atteindre par l'emploi de méthodes plus rationnelles une productivité élevée, aussi bien dans le domaine « moteurs » que dans celui de levage (palans électriques et ponts roulants).

Vue de la rue d'Ambert sur un plan de l'usine dessiné dans les années 20

Jusqu'à 1400 salariés

En 1965, l'appellation des Usines d'Ambert est UNELEC Etablissement d'Orléans-Vierzon qui dispose d'une superficie de 54 hectares dont 13 se trouvent dans l'enceinte industrielle. Les ateliers et les bureaux couvrent une surface de 48000 m2. L'effectif du personnel s'élève alors à 1350 personnes environ.
En 1982, UNELEC Orléans est repris par Leroy-Somer. L'entreprise va ensuite traverser une période difficile : une partie des locaux est vétuste, les plans de licenciements se succèdent, l'entreprise est confrontée à des difficultés économiques et financières surtout liées aux charges excessives des loyers versés au propriétaire : la C.G.E.. Près de 500 emplois sont menacés et le risque pour la Ville de voir les ACEO quitter Saint-Jean de Braye pour un autre site moins coûteux se profile.

Fait inédit, la ville décide en 1986, de racheter l'usine ACEO à la Compagnie Générale d'Electricité, pour la céder en crédit-bail aux ACEO eux-mêmes. Le montage complexe et courageux a été possible grâce à la collaboration efficace de l'entreprise, de son actionnaire principal Leroy-Somer, de la Caisse des Dépôts et Consignations et de la Ville.

L'usine d'Ambert est alors restructurée. Une nouvelle page s'ouvre. Aujourd'hui de nombreuses entreprises se sont implantées sur une partie de l'ancien site des usines d'Ambert qui avait été achetée en 1987 par la Ville pour y créer le Parc Archimède. Le drapeau de Leroy-Somer flotte maintenant sur l'usine, poussé par un vent favorable. Leroy-Somer s'affiche comme l'un des leaders mondiaux des systèmes d'entraînement et de production électriques. Dans cette usine qui emploie actuellement plus de 400 ouvriers, on conçoit et on produit principalement des alternateurs et des génératrices de toutes tailles pour l'industrie, les navires, les barrages, les éoliennes …

Sources et Bibliographie.

Gallouëdec 1864/1937 Géographe de la IIIème république.
Bulletins municipaux de décembre 1969 et février 1997.
Témoignages oraux.

Ambert : «une bonne usine» pour ses salariés

Les usines d'Ambert offrirent très tôt de nombreux services et avantages à leurs salariés. Petit tour d'horizon des prestations proposées par l'entreprise.

Dès 1925, une crèche et un jardin d'enfants dans l'usine.

Dès la fin de leur congé de maternité, les jeunes mamans reprenaient leur travail et pouvaient déposer leur nourrisson à la crèche. Elles bénéficiaient de temps de pause pour aller allaiter leur bébé sur place. Par ailleurs, ces mamans quittaient leur poste de travail quelques minutes avant les autres le soir ; elles pouvaient ainsi récupérer leur progéniture à la crèche ou au jardin d'enfants et sortir du site avant les embouteillages occasionnés par la sortie des ateliers. Un retraité rencontré récemment se souvient de ses journées passées au jardin d'enfants. Il dit avoir encore en tête la sonnerie de la pointeuse de l'usine ; en effet, sa maman pointait à son arrivée et le conduisait ensuite au jardin d'enfants.

Une bonne école d'apprentissage

Les jeunes pouvaient y entrer à 14 ans pour une formation de trois années ; ils en ressortaient avec deux CAP (tourneur, fraiseur, ou ajusteur) ; ils étaient tous embauchés par les usines mais avaient un engagement avec celles-ci pour une ou deux années. Créée dans les années 40, cette école d'apprentissage ferma ses portes en 1954, quand l'Education Nationale ouvrit les établissements d'enseignement professionnel.

Les cours théoriques étaient donnés dans des salles de cours sur le site des usines, mais ne dispensaient pas les apprentis des Cours Professionnels ; quant à la pratique, elle se faisait dans un atelier.

A chaque rentrée, quinze jeunes, sélectionnés avec beaucoup de sérieux, intégraient l'école d'apprentissage. Ainsi, quarante-cinq apprentis se trouvaient continuellement en formation, toutes promotions confondues. La réussite aux examens : 100%. Les relevés de notes étaient transmis tous les trois mois : blâme ou renvoi, en fonction de la moyenne générale, pour les apprentis ayant obtenu une moyenne inférieure à 12.

Des colonies de vacances et des sorties pour les jeunes

Les jeunes gens étaient pris en charge toute l'année. Ils passaient leur mois de vacances dans des camps, sous tente, à la mer (à Saint-Georges de Didonne près de Royan) ou à la montagne (Vallon de Rancurel dans le massif du Vercors).

Dès 1974/1975, les enfants de 12/13 ans pouvaient bénéficier d'un séjour d'une semaine aux sports d'hiver. Transport en bus, aller et retour, pension complète, ski, tout était offert. Il fallait juste avoir l'équipement vestimentaire. Mais les organisateurs constatèrent rapidement que les adolescents n'avaient pas toujours des vêtements suffisamment chauds et imperméables ; la direction consentit alors à acheter une première fois 20 anoraks tous semblables, et l'année suivante une seconde série de vingt également. Ainsi, les apprentis skieurs étaient tous vêtus de la même couleur et facilement repérables pour les encadrants. Des sorties d'une journée étaient réservées aux plus jeunes, de 10/11 ans (Visite de châteaux, jardins……).

Fêtes de fin d'année : repas de fête pour les salariés et cadeaux pour les enfants du personnel

Un arbre de Noël était organisé jusqu'en 1966 environ, puis ensuite enfants et parents choisissaient les jouets sur un catalogue, d'après une sélection proposée par tranches d'âges. Peu avant Noël, un repas de fête était servi le midi au personnel, au réfectoire ; la cuisine était faite sur place. Même ceux qui ne déjeunaient jamais à la cantine, y aller ce jour là ! Il était dur de travailler l'après-midi après ce délicieux repas bien arrosé.

Médecin, infirmières et assistantes sociales

Un médecin, le docteur ALLAIN était à disposition des salariés et de leur famille, un jour par semaine à l'usine. Le cabinet médical était équipé du matériel de radiologie, et deux infirmières travaillaient également sur le site. Des assistantes sociales tenaient des permanences pour aider les familles en difficulté. Et bien d'autres avantages !

Mutuelle pour les familles, achats groupés, médailles du travail, plaquettes professionnelles, transports, logements, bibliothèque, vente de tickets de cinéma à prix réduit, participation aux bons vacances, etc...

L'empreinte des usines d'Ambert dans le bâti de notre ville

Les usines d'Ambert ont marqué le paysage urbain de notre ville et en particulier celui du quartier Saint Loup dans lequel subsistent de nombreuses habitations, autrefois occupées par des membres du personnel des « Usines d'Ambert ».

L'entreprise a constamment cherché à contribuer au bien être de ses cadres et ouvriers en proposant entre autre des solutions innovantes à leur logement : soit très prêt de l'usine comme en témoignent encore les pavillons de l'impasse Electra ou certains de la rue d'Ambert, soit dans des immeubles collectifs tels ceux de la cité Saint Loup ou celui de la Griffonnerie. Ces logements disposaient très souvent de jardins pour les familles.
Quant aux célibataires, ils étaient jadis logés dans trois bâtiments appelés « logements des célibataires ». Situés sur le site des usines, là où se construit actuellement le centre de maintenance du tram, ils furent démolis par la suite.

Les habitations de l'Impasse Electra proposent des pavillons de trois types différents très caractéristiques. Il sont tous jumeaux et chacun portait un nom tels Les Platanes, Le Chalet , Les Glycines, Le Cottage, le Nid, la Marmotte, Le Logis, Le Bungalow, Flore et Caprice ; Certaines plaques de céramique sont encore en place sur leurs façades.

Autre bel exemple de l'habitat ouvrier du début de ce siècle, la Cité Saint Loup qui était la propriété de la CGE (Compagnie Générale d'Electricité) bâtie dans les années 30, elle logeait les salariés de l'usine. Lors de la restauration de la cité à partir de 1995, un véritable travail de restructuration de l'ensemble, respectueux du bâti ancien, a été entrepris par la ville et l'O.P.A.C. du Loiret. Au sud, un bâtiment a été supprimé afin d'ouvrir plus largement vers le faubourg de Bourgogne et la Loire, par contre un autre a été créé au Nord, dans le même esprit que les précédents. La cité St Loup compte aujourd'hui 48 appartements.

L'immeuble de la Griffonnerie a également été réalisé par la CGE pour loger ses ouvriers. Certains d'entre eux ont eu la possibilité par la suite de devenir propriétaires de leur maison ou de leur appartement.
Les villas du 08 avenue Charles Péguy donnent sur la Loire, elles ont été construites en 1949 pour loger les cadres de l'entreprise.

Les villas du 08 avenue Charles Péguy donnent sur la Loire et sont blotties derrière le groupe Malakoff - Médéric. Elles ont été construites en 1949 pour loger les cadres de l'entreprise. Lors de leur mise en vente en 2000, ALSTHOM propriétaire et la Cie Générale Foncière gestionnaire imposaient une vente en un seul lot. Les locataires en place ont alors eu l'idée originale de constituer une association pour acheter les dix villas afin de les rétrocéder ensuite aux occupants. Cette formule d'accès à la propriété a créé des liens amicaux entre les résidents apportant beaucoup de convivialité dans cet îlot. Les usines d'Ambert offraient de nombreuses solutions à leur personnel, cadres ou ouvriers pour se loger avec leur famille.

Usines d'Ambert : Témoignages du passé

Ils y ont travaillé, y ont passé de nombreuses années, les Anciens des usines d'Ambert témoignent...

René PELLETIER
« Je suis entré aux usines d'Ambert en 1939. J'avais pour copains Max et Roland, les deux fils de Marcel GARCIN qui était alors chef du personnel aux usines. Ça aide un peu ... Lorsqu'une personne devait être embauchée aux usines d'Ambert, une enquête de moralité était entreprise par le service du personnel.
Je suis entré le premier jour ouvrable après le 14 juillet 1939 et j'ai été très surpris lors de ma première paye de toucher le mois entier.
C'était une bonne usine. On touchait le treizième mois. Il y avait des avantages sociaux ; un jour par semaine, un docteur était à disposition dans l'usine, le Docteur ALAIN, il y avait aussi une infirmière à temps plein, une crèche, un bon centre d'apprentissage ; des groupes de jeunes partaient en camp dans les Alpes, les enfants du personnel

pouvaient aller en colonies de vacances dans des centres appartenant à la CGE. On organisait des rencontres sportives. Tout ceci se ressentait dans l'ambiance de travail au sein de l'entreprise !
J'ai travaillé jusqu'en 1970 à la fonderie et j'ai été sollicité pour prendre le poste de responsable des achats. J'ai accepté ce poste, fort heureusement ! car les fonderies ont fermé un peu plus tard. J'ai quitté l'usine en 1979, après quarante années passées aux usines d'Ambert si on y enlève deux années de 43 à 45 passées en déportation à Mauthausen. Ce sont des tristes souvenirs que j'ai racontés dans un cahier. Ces pages sont ma participation au devoir de mémoire de cette période. J'ai eu la chance d'en revenir, mon souhait est bien sûr que personne ne revive de telles horreurs.»

Roberte, abraysienne
« Mon père était gardien, de jour comme de nuit, aux usines d'Ambert et comme nous habitions dans le quartier de l'Argonne, ce n'était pas très loin pour qu'il se rende à son travail ! J'ai peu de souvenirs des usines ! Mais par contre, je me souviens très bien quand maman m'envoyait porter à manger aux ouvriers grévistes en 1936. J'avais alors 12 ans ; je leur passais la nourriture à travers les barreaux des grilles d'entrée.»

Yvonne, abraysienne
« Nous étions jeunes mariés et nous habitions dans l'Est, près de Sarreguemines. Mon mari et mon beau frère souhaitaient se rapprocher de Saumur, là où leurs parents étaient installés. Après réflexion et discussion, nous décidâmes un beau jour avec ma belle sœur et mon beau frère de quitter la région et d'y aller ! Après tout, nous étions jeunes ! Les hommes achetèrent le journal et regardèrent les petites annonces : eh oui, il fallait trouver du travail ! Michelin à Tours cherchait des ouvriers. Ils partirent tous les deux et se rendirent sur place. Ils eurent l'un comme l'autre une promesse d'embauche.
Ils s'arrêtèrent dans un bar pour prendre un café, et consultèrent à nouveau les petites annonces dans la presse : UNELEC à Orléans recrutait aussi des ouvriers. Alors, avant de prendre le chemin du retour, ils passèrent à Orléans pour se présenter. Ils eurent tous les deux une seconde promesse d'embauche. En 1966, il était plus facile de trouver du travail qu'aujourd'hui !
Ils sont donc rentrés à la maison, en nous disant : « Nous sommes embauchés deux fois tous les deux ».
Quelques mois après, nous nous installions donc dans la région orléanaise. J'avais quitté mon travail d'aide maternelle dans les écoles et je m'occupais de mon premier bébé.
André, mon mari et son frère avaient choisi UNELEC. Nous n'avons pas eu besoin de chercher un logement : un appartement était mis à notre disposition Cité Saint Loup à Saint Jean de Braye, en location. Nous y sommes restés à peu près 8 ans et ensuite nous avons pu avoir une maison rue d'Ambert que nous avons d'abord louée puis achetée dans les années 80. A partir du moment où le salaire était versé par virement à la banque (vers 1970), l'usine prélevait chaque mois le loyer sur le salaire de mon époux. Je précise qu'avant cette date, mon mari était payé en espèces, il recevait un acompte chaque mois et le solde quinze jours après. A cette époque, il n'y avait pas autant d'agences bancaires qu'aujourd'hui, beaucoup de transactions se faisaient en espèces, même les allocations familiales étaient versées en numéraire à domicile par un agent qui allait de maison en maison.
En tant que locataires, nous étions prioritaires pour acheter cette maison, le prix était intéressant et nous avons fait un crédit sur 20 ans. Nous avions alors nos 3 enfants : 2 garçons et une fille. Guy et Didier, les garçons jouaient au foot et au judo dans les clubs des Usines d'Ambert.
Je me souviens du premier arbre de Noël de Guy, notre aîné, le père Noël lui avait donné un ours en peluche. Par la suite, nous choisissions les jouets des enfants sur un catalogue, mais ils avaient aussi la possibilité, à partir de 9 ou 10 ans, de bénéficier d'un séjour à la neige comme cadeau de Noël. Tout était gratuit, les enfants devaient juste avoir leur équipement vestimentaire. Transport en bus, aller et retour, pension complète, ski, tout était offert.

Les usines avaient un chalet dans les Vosges à proximité du Ballon d'Alsace. Les enfants en ont gardé de bons souvenirs, et même aujourd'hui, il m'arrive encore de regarder les photos de leurs séjours.
Mon mari ne déjeunait jamais à la cantine, nous habitions pas loin de l'usine, il rentrait à la maison tous les midis, sauf le jour du « repas de Noël » qui était servi au personnel : un excellent repas !
Entré comme ouvrier, mon mari a évolué dans l'usine tout au long de sa carrière de 1966 à 2002 ; d'ouvrier spécialisé OS2, il devint ensuite empileur, puis cariste et enfin électromécanicien.
Il était heureux de penser qu'il aurait une bonne retraite, mais malheureusement il n'a pas pu en profiter, la maladie l'a emporté six mois avant ses 60 ans.»

Jacky Denis – ancien boucher rue d'Ambert :
J'ai pris la boucherie en 1962 ; aux heures de sortie des usines, la rue d'Ambert fourmillait de monde. Les uns se dirigeaient vers les bars et cafés, d'autres passaient par la boucherie. Nous étions trois pour servir et çà ne perdait pas de temps ! Monsieur Semensatis, ancien directeur était client de la boucherie, il savait ce qu'il voulait ! Le personnel des usines constituait le plus gros de notre clientèle.
Paul Girard, retraité à Tours
Je suis entré aux Ateliers d'Orléans comme ingénieur au bureau d'études en 1947. J'avais alors 24 ans, et j'y suis resté jusqu'en 1983, pour faire valoir mes droits à la retraite à 60 ans.

J'ai occupé divers postes tout au long de ma carrière :

- 1950 : ingénieur de fabrication
- 1952 : ingénieur au bureau de calculs des machines tournantes (moteurs, alternateurs pour courant alternatif et continu).
- 1954 : adjoint au nouveau directeur commercial Jean-Claude Dreyer, chargé de la publicité et des statistiques
- 1959 : chef du service commercial du département Levage.
- 1975 : responsable des ventes des gros alternateurs pour les navires importants construits dans les chantiers principaux (Atlantique à Saint Nazaire, France Dunkerque, La Ciotat, CNIM à la Seyne sur Mer) et des machines spéciales pour les chemins de fer et des groupes convertisseurs (SNCF, Métro, trains de banlieue de Rio de Janeiro).

Parmi toutes nos réalisations, certaines étaient exceptionnelles, tel ce palan de trente-cinq tonnes commandé par la Direction des Constructions et Armes Navales (DCAN) de la Marine Nationale pour le chargement des ogives nucléaires à bord des sous marins lanceurs tel Le Redoutable , à l'Ile longue à l'extrémité de la Rade de Brest. Ce palan est un exploit car il devait entrer dans un cylindre de 1.70m de diamètre. Ce fût le «Chant du Cygne » de l'ingénieur en chef du département Levage Mr Darmois.
Ma vie professionnelle a été une belle aventure, mais au-delà des réalisations matérielles, elle a été surtout une aventure humaine, tant avec mes supérieurs qu'avec les personnes plus jeunes avec qui j'ai travaillé. Nous avons tissé des liens d'amitiés profondes qui nous ont aidés dans notre travail.
A mon âge, je rêve encore beaucoup et passe ainsi fréquemment une partie de mes nuits aux Usines d'Ambert à mon grand plaisir !

Le club Ambert Omnisports

Nous ne pourrions pas parler des usines d'Ambert sans évoquer le sport et les activités du club Ambert Omnisports. En 1989, le club comportait encore sept sections : Tennis, Bowling, Foot Corpo, Foot FFF, Ball Trap, Cyclotourisme et Judo.

Hélas, après 40 ans d'une vie bien remplie, le club n'a pas survécu à son quarantième anniversaire, laissant beaucoup de souvenirs dans le cœur du personnel de l'usine et des Abraysiens comme en atteste le témoignage de Denis Rivière, Abraysien de 58 ans.

« Je me souviens de ces déplacements à l'extérieur dans le Tube Citroën, quand le dimanche matin, nous faisions le tour des cages d'escalier du quartier de l'Argonne dès huit heures, pour récupérer le 10e ou le 11e joueur. Je me souviens également du retour de match, la 3e mi-temps, dans ce même Tube que l'usine mettait à notre disposition (avec chauffeur) accompagné d'un seul dirigeant qui officiait à la fois comme arbitre de touche et comme dirigeant !

Je me souviens de l'équipe première que je supportais les dimanches après-midi et qui manqua l'accession en Promotion d'Honneur ; les années suivantes furent difficiles et ce fut la descente…
Nous avions déjà les derbys locaux qui remplissaient les tribunes du stade quand nous jouions contre le Club du DEPORTIVO dont la plupart des joueurs espagnols travaillaient à l'usine d'Ambert puis ensuite le club de l'Union Portugaise .»

« Le chaudron vert »

A cette époque, 1965-1975, le club d'Ambert Omnisports constituait la pépinière des deux grands Clubs Orléanais que furent l'ARAGO (qui devint l'USO) et l'OCO-ROSSAT (qui devint le FCO). Des joueurs ont fait leurs premières armes professionnelles sur le terrain mythique du stade André Lefèvre « Le Chaudron Vert », la couleur du club mais aussi l'ambiance et la ferveur ouvrière.
Noeud' pap de rigueur pour l'équipe d'Ambert foot lors d'une rencontre humoristique dans les années 40.

Les plus connus sont JB.BORDAS (AS St Etienne), JP POPLIN (RC SEDAN), L.BERTHOULOUX (USO), J.BEAUJOUAN (USO), sans oublier ceux qui ont joué pour le « beau jeu » tels B.GERMAIN (Marseille), Y.MOLIO (BEZIERS D2) et L.CHARBONNIER international SNCF qui a donné son nom au stade de Saint Jean le Blanc.

«Je souhaite à nos amis de la SMOC football, qui va fêter ses 40 ans en 2012, de poursuivre le travail en direction des jeunes, car cet investissement en formation est récompensé comme nous le constatons chaque lundi en lisant les résultats des équipes engagées par la SMOC football. Allez les rouges et noirs ! «

© Comité des Sages de Saint-Jean de Braye - groupe Histoire locale - 2011
© DR